

L'ART D'EMPLOYER LE TEMPS

Bizarres contradictions de l'esprit humain !

L'homme trouve l'existence amère, et cependant il entrevoit avec terreur le moment où la coupe sera retirée de ses lèvres. Il se plaint de la brièveté de la vie—le cours des années lui paraît surtout rapide à l'époque où l'une d'elles vient, suivant l'expression consacrée, de tomber dans le gouffre de l'éternité—et cependant il laisse fuir une grande partie de la vie sans l'utiliser.

Peu de personnes savent bien ordonner leurs existences.

Sénèque disait déjà aux hommes de son temps : "Une partie de la vie se passe à mal faire ; la plus grande partie à ne rien faire ; la presque totalité à faire autre chose que ce qu'on devrait faire."

Un art plus utile encore que celui de prolonger la vie, c'est l'art de la vie, c'est l'art de la bien employer.

La vie n'est rien par elle-même.

"C'est, dit un moraliste, une sacoche qui n'a de valeur que parce qu'on met dedans." C'est un canevas que la providence nous a donné à broder, il ne suffit pas d'y tracer des lignes éparses ou de folles arabesques ; mais il faut accomplir sa tâche, et donner du prix à la trame, par la correction du dessein et l'harmonie des détails.

La vie la plus modeste en apparence, peut être pour un homme intelligent, ce qui fut pour Milton la rame de papier gris sur laquelle il écrivait, dit-on, son "Paradis perdu."

Puisque, comme le veulent les poètes, la vie est un banquet, il faut en ménager les moindres reliefs, et ne rien laisser tomber de la table du festin. Les hommes éminents ont toujours eu le talent d'utiliser les miettes de la vie. Aussi Montesquieu écrivait un jour tout un chapitre de "L'Esprit des Lois" pendant que sa femme mettait ses gants. Combien d'autres eussent perdu leur temps en récriminations, ou tout au moins en réflexions philosophiques sur la coquetterie féminine ?

Le chancelier d'Aguesseau avait une femme ornée de toutes les vertus, moins l'exactitude. Mme la Chancelière n'arrivait jamais à table que vingt minutes après qu'elle était servie. Son mari était un sage. Il avait fait préparer dans la salle à manger un pupitre avec du papier, de l'encre et une plume, et chaque jour, au moment où le dîner était servi, il se mettait à écrire des méditations jusqu'à l'arrivée de sa femme. Il fit ainsi un livre qui est un chef-d'œuvre que nous possédons aujourd'hui.

Un des caractères de notre état social c'est, qu'on nous pardonne cette expression, de hacher la vie trop menu. Il y a trop de parenthèses dans notre existence, usages à observer, besoins factices à satisfaire, formalités mondaines à remplir. La réalité vient trop souvent frapper à la porte et nous perdons trop de temps à ôter et à rajuster le masque que nous impose le rôle qui nous est assigné dans la comédie sociale. Récréations, soins hygiéniques, travail, tout est décousu. Les heures en passant devant nous, tristes ou rieuses, ne forment plus la chaîne traditionnelle, mais elles se succèdent une à une sans se donner la main.

Le célèbre Haller tomba un jour d'une échelle dans son cabinet de travail, et se cassa le bras droit ; il écrivait de la main gauche en attendant l'arrivée du chirurgien, pour ne pas laisser fuir, peut-être sans retour, une idée qui venait de lui traverser l'esprit. La plus grande ennemie du travail, surtout du labeur intellectuel, c'est en effet l'interruption. Que de temps perdu à rentrer en soi-même quand on en est sorti, à renouer des idées, et à retrouver le bout de son peloton ! C'était pour n'avoir pas poussé sa roche jusqu'au sommet du mont que Sisyphus la voyait retomber éternellement sur lui.

Si, chez un grand nombre de personnes intelligentes la vie est stérile, c'est parce que leur temps est mal distribué. Quand la sphère de l'existence est trop mobile,

les forces se dissipent et se perdent sans résultat.

On emploie le meilleur du temps à s'occuper des autres, et on regarde autour de soi, au lieu d'aller droit son chemin. Toutes les productions de l'esprit sont alors mesquines, éphémères, mal coordonnées. L'activité littéraire et scientifique est toute de surface et manque de profondeur.

Le secret de presque tous les hommes qui ont étonné le monde par l'étendue de leurs travaux, c'est de se lever matin. Les heures matinales sont surtout fructueuses pour le travail. Parce qu'elles nous laissent la libre possession de nous-mêmes, en nous isolant des importuns, des cérémonieux et des oisifs. Il est certain que, sans rien retrancher de la ration de sommeil rigoureusement nécessaire à l'équilibre de la santé, il est facile de gagner deux heures chaque jour par le lever matinal. Deux heures par jour d'un travail effectif, sérieux, non interrompu, c'est dix années de vie active ajoutées à une existence de cinquante ans ; c'est un complément de vie qu'on demanderait en vain à la médecine et à l'hygiène.

Le temps est un capital qu'on pille au lieu de le faire fructifier. Que de richesses enlevées aux fortunes privées et à la production nationale par les lectures frivoles, les conversations oiseuses, les discussions irritantes et les consommations inutiles. Que de millions sacrifiés, par exemple quand chacun, surtout dans la classe des travailleurs, à cette maladie du siècle qu'on appelle "la politico-manie."

On ne comprend pas que les transformations sociales ont une marche fatale, inexorable. On est le jouet des événements, et on croit pouvoir les dominer. On perd alors son temps à bourdonner autour du coche. Or le temps, c'est de l'argent, chaque minute est une goutte de la pluie d'or qui a séduit Danaé.

UN NOUVEL HOTEL

Nous lisons dans le *Times* de New-York ce qui suit :

On est sur le point de construire à Québec un hôtel qui sera le plus beau, et le plus grand de tout le Canada. Les plans, ont été préparés par M. John A. W. Wood, architecte de cette ville. L'hôtel sera terminé et ouvert au public pendant l'été de 1882. Québec est la Mecque d'un grand nombre d'Américains pendant les mois de l'été ; ses souvenirs historiques, ses fortifications et les nombreuses curiosités naturelles que l'on rencontre dans les environs sont si intéressantes, que cette construction causera un agréable plaisir aux personnes avides d'amusements. Le nouvel hôtel portera le nom de "Princesse," et sera bâti entre la Place-d'Armes, les jardins du gouverneur et la terrasse Frontenac. Cette dernière est plus élevée que les tours du pont de Brooklyn.

De cette terrasse on a devant soi un des plus beaux points de vue de l'univers. Au nord, on contemple le majestueux Saint-Laurent, au milieu duquel s'élève l'île d'Orléans, célèbre par ses beautés. A notre droite, sur le côté opposé du fleuve, se dresse le promontoire de Lévis, avec sa longue rangée de fortification, les plus considérables de l'Amérique du Nord ; à notre gauche, la petite rivière St-Charles, et un peu plus loin, une magnifique côte couverte de maisonnettes élégantes ; cette côte s'élève graduellement jusqu'aux chutes de Montmorency, distance de six milles. En arrière de nous, on voit la citadelle qui domine d'une centaine de pieds le point d'observation où nous nous trouvons.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POELE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis-à-vis la partie ouest du palais de justice.) Reçu et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles ; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS A RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc. L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Cadéas d'or).

LA PRIÈRE

Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi les instincts de son cœur, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu, et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer. Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. C'est à la prière que l'homme s'adresse, en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée ; c'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour sa vertu.

Personne ne méconnaît la valeur morale de la prière. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie ; elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'il les exaucera.

GUIZOT.

JULIEN L'APOSTAT

Julien avait gouverné la Gaule avec sagesse durant sept ans ; au moment de conduire son armée au-delà des Aples et de commencer la guerre civile, il offrit en secret un sacrifice à Bellone (361). Tout se préparait pour une lutte à main armée entre lui et Constance, lorsque ce dernier mourut. Tout l'empire se soumit à Julien.

Le paganisme remonta sur le trône avec l'empereur apostat, et l'ère des persécutions fut un moment ouverte.

Mais ce fut surtout par la ruse, la séduction, le ridicule et la calomnie la plus infâme, que Julien s'attacha à détruire la foi.

Adonné à la superstition et à la magie, se croyant en rapport avec les divinités de l'Enfer et de l'Olympe, l'empereur donna au monde le triste spectacle de la révolte contre la vérité. Il revêtit le manteau des Stoïciens, porta comme philosophe la barbe longue, et manifesta hautement l'intention de restaurer le paganisme.

Julien eut des qualités brillantes, de l'esprit, de l'instruction, de la tempérance, du courage, quelquefois même de la générosité ; mais ces qualités étaient gâtées par la vanité et l'ostentation.

Tout en proclamant la tolérance, il prit contre les chrétiens les mesures les plus vexatoires ; il y eut des confesseurs et des martyrs à Gaza et à Ascalon. Julien interdit aux chrétiens d'enseigner les belles lettres, de plaider et de se défendre en justice, et il dépouilla leurs églises.

Il prétendait obliger les chrétiens à pratiquer les conseils évangéliques : la pauvreté, le support des outrages.

Pour donner un démenti aux prophéties, il voulut rebâtir le temple de Jérusalem, mais il en fut miraculeusement empêché.

Dieu permit que cette épreuve ne durât que deux ans. Dans une expédition contre la Perse Julien soumit l'Arménie et la Mésopotamie, franchit le Tigre, prit Ctésiphon, et s'avança dans l'Assyrie ; ce pays ayant été dévasté par l'ennemi, Julien voulut revenir en arrière ; mais il fut blessé par un cavalier perse, et mourut la nuit suivante, en subissant la douleur d'être vaincu par le Galliléen, dont il avait profané les autels (363).

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

ONT DEVINÉ :

Mme Art. Dusablon, Trois-Rivières, 1 ; Mlle G. H., Québec, 3 ; Mlle S. Ledru, Montréal, 4 ; Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal, 3 ; Mlle E. Gagnier, Ottawa, 5 ; Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal, 3 ; Mlle V. B., Trois-Rivières, 2.

V. P., Isle Dupas, 8 ; J. N. Archambault, Willimantic, Conn., 2 ; J. V. de L'Espinau, Montmagny, 1 ; R. L., Séminaire de Nicolet, 1 ; O. Dumont, Saint-Laurent, 1 ; E. L., Trois-Rivières, 6.

SOLUTIONS

No. 228. Carte géographique—229. En 1635, par le marquis de Gamache—230. Du pan-loup (Mgr)—231. Epi-crane—232. Le numéro 2,521 et ce même nombre augmenté de 2,520 ou d'un multiple quelconque de 2,520—

No. 233.

				P
			O	R
			R	E
		O	U	S
	R	U	S	S
O	U	S	I	N
P	R	E	S	E
			N	T

PERTE D'ENGRAIS DANS LES BASSE-COURS

Rien de plus commun de voir dans le nombre de nos basse-cours la perte d'engrais qui s'y fait. La plupart présentent une espèce de bassin, tous les ans creusé davantage. Le fumier y séjourne sans que l'on songe à l'enlever pour les besoins de la terre ; il y est accumulé et abandonné là depuis près d'un an, sinon davantage. Les bâtiments sont autour, baignant le bas de leurs portes dans le purin et les eaux crupissantes qui, les jours du soleil, exhalent des miasmes pestilentiels, et, les jours de pluie, sont entraînés au hasard par les chemins, par les fossés, dans la marne où s'abreuvant les bestiaux et quelquefois jusque dans les puits, jusque même dans la fontaine où puise la famille.

On dirait qu'un esprit du mal a créé à plaisir ces tristes laboratoires pour détruire une force féconde et pour engendrer les germes de maladies mortelles.

Ici, pas d'exagération, la vérité est que le plus souvent, de tous les engrais de ferme, il reste seulement à ces cultivateurs insouciantes, ce que la pluie et le soleil ont bien voulu leur laisser.—G. des Campagne.

La pauvre Mme C. D. est charmante, mais elle a des pieds d'une dimension exorbitante. Un de ses adorateurs altéré de vengeance lui disait hier soir :

—Vous avez une main de reine et un pied... de roi !

—Vous connaissez Mlle L. ?

—Parfaitement.

—Comment la trouvez-vous ?

—L'aide.

—N'est-ce pas ?

—Avec des yeux ronds.

—A force de les rouler !

—L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

UNE CONSIDÉRATION.—Lorsque la maison Dupuis Frères s'ouvrit sur la rue Ste-Catherine, quartier est de la ville, presque personne dans le commerce de marchandises sèches du moins, ne faisait d'annonces. Voyant cette maison prospérer avec un système d'annonces sages et véridiques, toutes les autres l'imitèrent bientôt et aujourd'hui presque tous les marchands annoncent assez largement.

Rien de plus facile à faire. La question est de savoir si tous sont en état de répondre aux énoncés de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier des habileurs.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter les dames à venir voir nos étoffes à robes nouvelles, nos soies noires, nos demi-parapluies (en tout-cas) et nos parapluies doublés et garnis en dentelle.

Le tout, nous ne craignons pas non plus de l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer la *Parisien*, plusieurs caisses d'autres marchandises européennes. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.